

Nos boursières en carrière

Depuis la création du fonds de la fondation AFDU-Québec, en 1992 ce sont plusieurs centaines de milliers de dollars qui ont été octroyés à des femmes désireuses de faire des études supérieures. Qu'est-il advenu d'elles une fois leur formation complétée ? Curieuses de connaître leur devenir, nous sommes allées à leur recherche. Nous en avons rejoint quelques-unes pour tenter de refaire le parcours scolaire et professionnel qu'elles ont mené. C'est l'objet de cette chronique. Souhaitons à nos lectrices qu'elle nourrisse leur intérêt et suscite leur engagement. Espérons aussi qu'elle inspire nos jeunes boursières encore aux études.

Marion Reny-Delisle, Celle qui nous a beaucoup donné

Entrevue menée par France Rémillard

En septembre dernier, j'ai enfin pu m'entretenir avec une ancienne qui a généreusement donné beaucoup de son temps à l'AFDU, siégeant d'abord à son conseil d'administration, puis agissant comme agente de communication pour l'organisme. À ce titre, elle rédigeait les invitations, les annonces de bourses, les lettres de sollicitations et gérait à la fois notre site web et notre page Facebook, etc. Et ce, elle l'a fait pendant 5 ans alors qu'elle étudiait puis travaillait à temps plein. Je suis certaine que celles d'entre vous qui l'ont connue voudront apprendre ce qu'il est advenu d'elle et que les autres auront plaisir à découvrir les intérêts et le cheminement de cette jeune femme généreuse, dynamique et organisée qu'est Marion Reny Delisle.



F. R. : Bonsoir Marion. Vous venez de mettre les enfants au lit. Merci de repousser encore un peu la fin de votre journée en m'accordant ce temps pour mener mon entrevue. J'ai eu la chance il y a quatre ans de faire votre connaissance et d'être présentée à votre premier bébé d'à peine six mois. Depuis moins d'un an, votre famille s'est agrandie d'une petite fille. Où en est votre vie professionnelle et familiale à ce jour ?

M. R. -D. : Mon fils a maintenant 4 ans, ma fille atteindra sa 1^{re} année en octobre. Je suis présentement en congé de maternité. Je me prépare à retourner au travail pendant que ma plus jeune, elle, s'initie à la garderie. Apprentissage partagé, puisque pour ma part, j'ai dû à deux reprises retirer les enfants des services de garde suite à deux éclosions successives de maladies infantiles. Il s'agit bien d'une réalité

que je dois apprendre à gérer en prévision de mon retour à la vie professionnelle prévu pour le début de novembre.

F. R. : Et où en est cette carrière temporairement mise sur pause, je vous sais désormais à l'emploi de la firme Sondages Léger ? Comment avez-vous trouvé à y exercer vos compétences ?

M. R.-D. : En 2015, j'y ai été embauchée à titre d'analyste de recherche. Trois ans après, j'ai été promue directrice de recherche. Je travaille désormais avec une équipe multi pour superviser des projets de statistique ce qui m'a amenée à faire beaucoup de gestion de clients externes, de développement des affaires, de révision du travail d'analystes, et de conception d'outils de mesure. Finalement, en 2020, nouvelle promotion : j'ai obtenu un statut d'analyste sénior. Je me sens bien formée et tout à fait dans mon élément dans cette entreprise. Mais j'ai appris que, n'eût été cette personne de l'intérieur qui a proposé ma candidature, je n'aurais probablement jamais été approchée. Il existe un préjugé persistant chez les employeurs à l'égard des individus dotés d'un doctorat. Ils tendent à les croire surqualifiés et inutilement coûteux. De ce fait, ils ne retiennent pas leur candidature.

F. R. : Vous vous sentez bien préparée pour les fonctions que vous exercez, quelle est la formation qui vous a menée à ce poste ? En 2012, quand vous avez obtenu la bourse de l'AFDU, vous étiez à la maîtrise en communication, je pense.

M. R.-D. : Oui. Mais si on retourne en arrière, je me dois d'avouer qu'à la fin de mes études collégiales, j'ignorais assez ce que je voulais faire de ma vie. Le droit et les communications m'intéressaient. J'ai alors examiné les descriptions de cours et j'ai été inspirée par le baccalauréat en communication lequel offre trois cursus : relations publiques, journalisme et publicité sociale. Cette dernière orientation m'a tout de suite plu parce qu'elle se fonde principalement sur la psychologie. À 20 ans, on est encore très ambivalent sur les choix de disciplines, pourtant j'ai poursuivi sur ma lancée sans déroger. Ainsi, après le bac j'ai entamé une maîtrise qui avait pour objectif d'élaborer une *échelle de mesure du concept d'empathie virtuelle*. Cette échelle allait évaluer la capacité des gens à ressentir une émotion en lien avec un message diffusé virtuellement, à la télévision ou sur les réseaux sociaux, par exemple. J'ai porté mon attention sur les publicités sociales c'est-à-dire celles qui visent à modifier des comportements pour améliorer la société, la santé et la sécurité d'une collectivité. J'ai ainsi créé un outil utile pour un gouvernement qui veut inciter sa population à arrêter de fumer, à porter sa ceinture de sécurité en auto, à manger sainement, à mettre son cellulaire de côté quand elle est au volant, etc.

F. R. : Cela me paraît très abstrait comme objet de mesure. Comment peut-on mesurer l'empathie sociale ?

M. R. -D. : Avec un questionnaire, des énoncés particuliers et une échelle à 4 niveaux allant de « tout à fait en accord » à « tout à fait en désaccord » on peut évaluer les dimensions de l'empathie. Comme les publicités sont reçues différemment suivant la catégorie d'âge et selon le sexe, il est important d'élaborer des stratégies différentes suivant le public cible.

Le sujet me passionnait à tel point que j'ai poursuivi au doctorat, envisageant un projet plus complet. C'est que je visais une carrière dans l'enseignement universitaire. J'avais déjà franchi plusieurs des étapes menant au doctorat et j'en étais rendue à la collecte de données quand j'ai été approchée par cette firme. J'ai longtemps hésité. Puis, j'ai décidé de tenter le coup en me disant que je pourrais terminer à loisir mon doctorat. Mais je me suis vite rendu compte que je ne pourrais mener deux carrières à la fois et j'ai suffisamment aimé ce nouveau travail pour abandonner définitivement l'idée de terminer le doctorat.

Il faut aussi admettre qu'en enseignement universitaire il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus : les prérequis s'accumulent, passant du doctorat aux études postdoctorales et, qui plus est, dans une autre université, voire un autre pays. Tout ça sans aucune garantie d'embauche. J'avais alors 28 ans, je vivais en couple, j'aspirais à plus de stabilité et aussi je rêvais de fonder un foyer.

F. R. : Les administratrices de l'AFDU aiment bien savoir à quoi vous a servi leur bourse. Pourriez-vous nous en glisser un mot?

M. R. -D. : La reconnaissance de l'AFDU octroyée au même moment qu'une autre bourse, les deux axées sur la performance académique, arrivaient à point nommé : je quittais le foyer familial pour m'engager dans une vie de couple. Elles représentaient les deux premières reconnaissances financières dans mon parcours. Même si au baccalauréat j'avais cumulé d'excellents résultats scolaires, je ne me qualifiais pas pour des bourses, celles-ci étant réservées à des candidats sans soutien financier parental. Vous le savez probablement, les bourses attirent les bourses. C'est donc probablement grâce à elles que j'ai pu obtenir celles beaucoup plus consistantes des Fonds de recherche du Québec société culture (FRQSC) et du Conseil de recherche en sciences humaines (CRSH) qui m'ont amenée au doctorat.

F. R. : Quelques mots sur votre engagement soutenu au cœur de l'AFDU. Quel en a été le déclencheur ?

M. R.-D. : Lors de la traditionnelle cérémonie de remise des bourses, en 2012, Dre Suzanne Lemire avait livré un vibrant appel à la mobilisation. En ma qualité de lauréate, il m'est alors apparu normal de redonner à l'organisme qui m'avait donné. J'étudiais alors en communication et j'ai mis mes nouvelles compétences au service de l'organisation. Je cherchais à m'engager et l'occasion se présentait. Puis j'ai beaucoup aimé travailler avec la Dre Lemire.

F. R. : Je dois reconnaître que feu Suzanne Lemire savait se montrer convaincante. Je termine toujours mes entrevues en demandant à l'ancienne interviewée ses conseils et ses recommandations pour les étudiantes suivantes.

M. R. -D. : Je leur dirais de croire en elles : dans plusieurs milieux, dont celui universitaire, les individus souffrent du syndrome de l'imposteur et peinent à croire en leur capacité. Or se propulser, se faire confiance, constituent des tremplins essentiels dans le milieu professionnel. De plus, les étudiantes ne doivent pas hésiter à se faire reconnaître comme

travailleuses : la maîtrise et le doctorat constituent des emplois vitaux dans la société : ils œuvrent à faire avancer la connaissance.

F. R. : Merci Marion. Je vous souhaite un bon retour au travail qui vous offre le meilleur travail-famille et une belle suite dans cette belle lancée professionnelle, couronnée d'un poste de vice-présidente bien mérité.

Octobre 2022